Captivité et intégration au sein d'une famille beylicale de Tunis au début du XIXe siècle

Mohamed Faouzi Mosteghanemi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7301>

DOI : 10.4000/cdlm.7301

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 335-343

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Mohamed Faouzi Mosteghanemi, « Captivité et intégration au sein d'une famille beylicale de Tunis au début du XIXe siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7301> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7301>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Captivité et intégration au sein d'une famille beylicale de Tunis au début du XIXe siècle

Mohamed Faouzi Mosteghanemi

- 1 Laugier de Tassy écrivait, au début du xviii^e siècle, que le sort de certains captifs était d'être domestiques chez des particuliers et que dans ce cas, « ils [étaient] heureux ou malheureux selon l'humeur de leur patron »¹. Un autre auteur contemporain précise, à propos des domestiques : « Il y a des maîtres riches, qui se font un plaisir de les habiller proprement et de les bien entretenir pour s'en faire honneur. Plusieurs d'entre eux ont autant et plus de pouvoir dans la maison que leurs maîtres, couchent dans la même chambre, mangeant ensemble et sont soignés et chéris comme les enfants »².
- 2 Deux registres de recettes et de dépenses³ nous renseignent, pour les années 1811-1816, sur la maisonnée du prince Ismaïl bey (1759-1816), fils du bey Mohamed Al-Rachid (1756-1759) et petit-fils de Hussayn Ben Ali, le fondateur de la dynastie hussaynite. La tenue de cette comptabilité, à caractère privé, était confiée au mamelouk Slim qui enregistrerait, en dialectal tunisien, les demandes quotidiennes ou occasionnelles des domestiques du prince. Il notait, par exemple : « le prix de l'huile et du poivre pour les maisons de Maria » ou « le prix du savon reçu de la main de Djazia pour la maison ». Cet écrivain n'employait jamais le terme « captifs » ni celui d'« esclaves » pour désigner les serviteurs, mais les désignait par les prénoms ou diminutifs choisis par le maître des lieux ou en usage dans la maisonnée. Parmi les bénéficiaires de donations, et parmi les donateurs, se distinguent les Salvador, un groupe familial de dix personnes⁴. D'après la comptabilité élaborée au jour le jour durant dix-huit ans, il apparaît que ces « chrétiens »⁵, vraisemblablement capturés après 1798, ont vécu dans la maisonnée jusqu'en octobre 1816, date de la disparition du prince, et qu'ils se sont intégrés à la « société de cour » du palais du Bardo. Ont-ils adopté une stratégie collective pour atteindre cet objectif ? Est-ce le fruit des parcours individuels des parents et des enfants ? Ou encore de décisions unilatérales du prince que les captifs ne pouvaient qu'exécuter ?

La maisonnée d'Ismail bey : une formation sociale multiethnique

- 3 L'image d'Ismail bey ancrée dans les esprits de ses contemporains est celle d'un prince non conformiste s'adonnant aux plaisirs de la vie plus qu'aux exigences de la vie politique. L'examen du monde de sa domesticité semble confirmer cette représentation. À l'instar des beys en exercice, les princes avaient des maisonnées plus ou moins importantes selon la place occupée par ces hauts dignitaires dans la hiérarchie du pouvoir beylical. Ismail bey, cousin de Hammouda Pacha (1782-1814) et frère cadet de Mahmoud Bey, est né en septembre 1759. La même année, après la mort de leur père, les deux frères sont adoptés par leur oncle Ali Bey (1759-1782). Pour autant, Ismail, marié à la fille d'une famille de notables tunisois, n'accède pas au même rang que son frère qui, lui, a épousé sa cousine, fille du bey Ali, et moins encore à celui du prince héritier présomptif. Après son accession au trône, Hammouda Pacha semble avoir marginalisé Ismail. Cet éloignement de la sphère politique aurait joué un rôle majeur dans l'évolution du mode de vie du prince. Il ne se plie pas à l'étiquette de la cour, mais il conserve tous les privilèges, honneurs et droits dus à son rang⁶ : un logement à l'intérieur du Bardo, un salaire mensuel, des gratifications en nature et en espèces. Le prince peut également posséder des serviteurs – mamelouks, esclaves noirs et captifs chrétiens – obtenus par gratification, par achat ou en tant que butin d'un investissement corsaire. Enfin, des terres lui sont octroyées comme présents ou en fermage. Ismail possède deux fermes dans les environs de Tunis et plusieurs grands domaines ruraux ou henchirs dans l'arrière-pays de la capitale⁷. Cependant, son destin change après la mort de Hammouda Pacha et l'assassinat de son successeur Othman Bey, quelques mois après son accession au trône, le 20 décembre 1814. Cette crise successorale favorise, en effet, l'arrivée au pouvoir de son frère Mahmoud Bey (1814-1824). Nommé bey du camp dès 1815, Ismail devient aussi l'héritier présomptif du bey régnant. C'est alors que le nombre de captifs chrétiens placés sous son autorité augmente. Il en possède désormais quatre : « deux chrétiens devant la porte de la maison »⁸ et « deux chrétiens à la ferme »⁹. En 1815 et peu avant sa mort en octobre 1816, il en achète deux autres, l'un aux Jallouli, l'autre à Ben Mansour, un dignitaire local.
- 4 C'est dans cet environnement politique qu'évoluent les Salvador, parmi d'autres serviteurs. Nous n'avons aucun indice sur l'origine de cette famille dont les membres n'apparaissent pas sur la liste nominative des captifs établie en 1798¹⁰. Elle aurait été amenée à Tunis après cette date. Le croisement d'informations émanant de plusieurs sources permet d'en reconstituer la composition. Salvador, le père, et Maria, la mère, ont huit enfants : six filles – deux aînées (Chicha et Nina) et quatre cadettes (Rosa, Angela, Oliva et Marianna) – et deux garçons (Giovanni et Antonio). Mais, ils vivent dispersés en trois endroits différents. Maria et ses filles habitent au palais du Bardo, dans le sérail. Salvador et son fils Giovanni vivent entre le palais et la ferme située dans les environs immédiats de Tunis, près du quartier Bab Swika, au nord de la ville. Quant au jeune Antonio, il est séparé de sa famille, bien que vivant au Bardo dans l'intimité du prince.
- 5 En même temps que les Salvador, les registres de comptabilité mentionnent les noms, prénoms ou surnoms d'autres captifs chrétiens, tout en indiquant leurs fonctions

lorsqu'ils ont accédé à des charges considérées comme importantes, au palais ou à la ferme. De temps à autre, nous trouvons des allusions concernant leurs rapports avec la famille du prince, et avec les Salvador. Parmi ces personnages, une femme appelée « Mamma » réside au Bardo à côté de Maria. Elle est mentionnée, dès jourmada II 1228 H. (juin 1813), comme ayant besoin d'une assistance médicale quotidienne : elle meurt le 27 décembre 1815. Citons également un dénommé Louis, gardien du magasin (guardagolfa ou guardagorfa) et responsable des achats destinés à la famille (mai 1815). D'autres captifs sont ponctuellement cités, tels que le génois Peters, Francisco ou Jean¹¹. Parmi les chrétiens qui entrent en relation avec Ismaïl bey et ses domestiques, un certain Rafael occupe la charge de bachqzaq (basucosacco)¹². Il s'agit vraisemblablement de Rafael Esposito de Meta¹³, placé au service de Mahmoud Bey et qui entretient des rapports étroits avec Salvador dont il devait épouser la fille Nina.

- 6 En général, les captifs chrétiens vivent rassemblés au Bardo, dans une maison indépendante ; mais nous ne savons pas si ce lieu est réservé aux captifs d'Ismaïl ou à tous les esclaves du palais. De même, nous ne pouvons pas affirmer qu'il existe une séparation entre les domestiques et les captifs voués aux travaux publics. Le constat que les captifs n'ont pas le même statut social dans la maisonnée du prince, comme à la cour beylicale du début du XIX^e siècle, incite à s'interroger sur l'ambiguïté des catégories de captifs, et des serviteurs de façon générale¹⁴.
- 7 À côté des captifs européens nous trouvons un groupe composé d'esclaves noirs et de serviteurs indigènes. Leur nombre est variable selon les saisons et les besoins des travaux des champs. Parmi eux, se distinguent les permanents qui vivent soit au palais, soit dans les fermes. Le registre, mentionne aussi des eunuques ou de jeunes esclaves noirs qui font le lien entre la sphère féminine du harem et le monde extérieur. Ces esclaves noirs qui sont désignés par le terme wassif¹⁵ (pour les hommes) et wassifa (pour les femmes), sont répartis entre le palais et les fermes et sont au service de toute personne ayant une responsabilité dans la maisonnée. D'autres domestiques d'Ismaïl ont été recrutés aussi bien parmi les citoyens que parmi les gens de la campagne : il peut s'agir de familles entières, réparties entre Le Bardo, les fermes et la ville de Tunis. Certains d'entre eux sont signalés dans les registres de comptabilité lorsqu'ils escortent la femme d'Ismaïl Bey lors de ses promenades printanières et estivales, ou lors des visites faites aux saints de Tunis et de ses environs.
- 8 Au palais, le nombre de femmes s'élève à environ vingt-deux personnes, avant décembre 1815¹⁶, sans compter les esclaves noires. En dehors de Maria et ses filles, nous ne trouvons qu'une seule esclave blanche (ou odalisque) dans le harem d'Ismaïl. Maria qui bénéficie d'un logement indépendant (beitMaria), ainsi que d'une résidence à la ferme, est traitée comme toute femme libre au service du prince et de sa famille. Cette indépendance est, en elle-même, un indice significatif de son bon positionnement social. Parmi les domestiques masculins, nous remarquons deux mamelouks (avec femmes et enfants)¹⁷ responsables des affaires du prince : procureurs des recettes et dépenses du prince, ils ont sous leurs ordres des responsables locaux dans chaque ferme ou grand domaine rural qui emploie une multitude de travailleurs permanents ou saisonniers. Des juifs tunisiens et livournais servent enfin d'intermédiaires entre le sérail et les fournisseurs des produits de luxe européens. Ils sont aussi orfèvres, bijoutiers, joailliers, voire médecins.
- 9 De cette mosaïque de serviteurs aux différentes origines, se dégage une organisation fortement inspirée du modèle beylical : chaque maisonnée constitue une formation

sociale hiérarchisée, construite à partir de relations d'interdépendance¹⁸. Cet ordonnancement est régi par plusieurs paramètres : la place de chaque groupe de serviteurs au sein de la maisonnée ; le poids de chaque individu dans son groupe ; la fonction de chacun d'entre eux par rapport aux besoins du maître. Outre la hiérarchie des gratifications liées aux différentes charges et statuts, de la plus ou moins grande proximité qui en découle avec le chef de la maisonnée, la résidence nous semble être un critère important de différenciation au sein du groupe des esclaves du palais. Pour obtenir ses faveurs, chaque individu composant ce microcosme social cherche à mettre en valeur des qualités personnelles qui répondent aux aspirations du prince.

Le travail : facteur d'intégration sociale ?

- 10 Comment fonctionne le système des faveurs dans les sphères de proximité du prince ? Et dans quelle mesure le travail des captifs leur offre un moyen de s'insérer dans les cercles du pouvoir, à titre individuel ou collectif¹⁹ ? En tant que chef de sa maisonnée, le prince subvient aux besoins vestimentaires, alimentaires et sanitaires de sa famille et de ses serviteurs. Selon leur nature et leur montant, ces dépenses nous renseignent sur le rang des bénéficiaires. Le mamelouk Slim ne gère pas seulement les dépenses de la maisonnée, mais aussi les recettes provenant d'activités économiques et commerciales, ainsi que le salaire mensuel du prince, ceux des trois mamelouks et les gratifications saisonnières (thamra) fournies par le beylik. En comparant cette comptabilité privée avec celle du palais beylical, nous sommes frappés par leur ressemblance²⁰ : ces rétributions s'expliquent non seulement par le degré de proximité d'un captif avec la personne du prince, mais aussi par l'utilité du travail ou du service dont il a la charge. Trois types de dépenses sont identifiés dans les registres de comptabilité d'Ismaïl bey : des salaires fixes mensuels, des gratifications extraordinaires de montants variables et des dépenses occasionnelles. Certaines personnes peuvent recevoir un ou plusieurs types de versement. Ainsi, la femme du prince, son coiffeur et une partie de la main-d'œuvre agricole libre reçoivent un salaire fixe mensuel. Les autres personnes bénéficient d'obligations et de gratifications. Grâce à la ventilation des dépenses et des fonctions qui s'y rattachent, nous avons pu reconstituer la plupart des tâches dévolues aux membres de la famille Salvador, ainsi que leurs positions dans la hiérarchie de la maisonnée et dans les espaces qui en dépendent.
- 11 En qualité de bachqzaq (basucosacco) d'Ismaïl bey, le père occupe une position sociale élevée. Sa responsabilité l'oblige à côtoyer les captifs du prince et tous ses serviteurs sur leurs lieux de travail, soit au palais, soit dans les fermes. Il joue donc un rôle d'intermédiaire, régulièrement en contact avec les deux mamelouks Slim et Zouhir. Néanmoins, sa femme semble être le pivot du groupe familial et ses enfants sont le plus souvent identifiés par rapport à leur mère : « Giovanni, fils de Maria », « les filles de Maria », « Nina, fille de Maria », etc. Dans ce réseau complexe de relations hiérarchiques fluctuantes, la femme de Salvador qui vit dans le harem, occupe une place à part. Cette sphère domestique serait-elle plus importante que les autres pour négocier une position sociale respectable ?
- 12 Parfois identifiée comme « la femme du basucosacco », Maria est surtout qualifiée de comangia, c'est-à-dire de responsable de l'approvisionnement des différentes cuisines, soit au palais du Bardo, soit au sein de la résidence du prince Ismaïl, ou encore à la ferme. Sa position reflète une forte proximité avec le prince et une grande insertion à

la cour beylicale et dans les maisonnées qui la composent. Son cas semble correspondre à ce que développe Alessandro Stella à propos de certaines sociétés méditerranéennes où les domestiques femmes, libres ou esclaves, occupent une place plus élevée dans la hiérarchie sociale qu'un domestique homme, libre ou esclave²¹. Nous avons vu que l'expression « la maison/famille de Maria » indique qu'elle dispose d'un logement indépendant²² où elle habite vraisemblablement avec ses filles, notamment les quatre plus jeunes. De plus, ses visites à la ferme sont très fréquentes. Elle s'y rend souvent avec Ismaïl bey lors des différentes saisons agricoles et une chambre lui est réservée, avec tout un mobilier luxueux, comparé à celui des autres serviteurs. Par exemple, elle dispose d'une armoire à clefs et d'un lit pourvu d'une moustiquaire. Elle semble bien avoir été la maîtresse effective de la ferme.

- 13 La place particulière qu'occupe Maria transparait également à travers les gratifications qu'elle percevait, qui sont équivalentes (et parfois supérieures) à celles de l'épouse d'Ismaïl. Cela lui donne la possibilité d'octroyer, à son tour, des gratifications aux serviteurs qui dépendent d'elle. Plusieurs indications dans les registres permettent de voir en elle plus une maîtresse de maison libre qu'une captive. Elle passait tout l'été à la ferme à côté de son fils et de son mari comme la première responsable des lieux. Elle partageait avec Ismaïl ses divertissements hebdomadaires à la ferme, recevant sa part de liqueurs. En parallèle, elle fréquentait la station thermale de Hammam-lif, accompagnait la femme du bey lors des visites aux mausolées des saints de La Marsa, de Sidi Bou Saïd ou de Saïda Mannoubia, non loin du Bardo. Maria était même conviée aux cérémonies et fêtes de la famille beylicale et de ses serviteurs. Si son statut juridique ne permet pas de la mettre sur le même pied d'égalité que la femme d'Ismaïl bey, la comparaison est possible avec l'odalisque Zaineb. En dépit du fait que cette dernière soit musulmane et soit très appréciée par le couple princier, Maria, demeurée chrétienne, aurait été la favorite d'Ismaïl. Cela explique qu'elle ait pu faire venir d'Europe à Tunis un frère qui n'est pas captif²³.
- 14 En tant qu'aîné des enfants, « Giovanni, fils de Salvador » semble, quant à lui, avoir été le bras droit de son père. Il l'accompagne dans ses déplacements entre le Bardo et les fermes du prince ; et, comme son père, il a droit à un cheval pour se déplacer²⁴. De ce fait, il est aussi bien implanté dans le milieu des captifs chrétiens que dans celui des serviteurs musulmans : en particulier, il participe aux cérémonies de stanbali des esclaves noirs²⁵. Sans aucun doute, sa conversion à l'islam en avril 1815 aura amélioré sa position matérielle et hiérarchique²⁶ au sein de la maisonnée et transformé ses rapports avec la cour du Bardo. Une fois renommé « Mustapha, fils de Salvador », il peut, selon les lois du palais, passer du corps des captifs chrétiens au corps des mamelouks.
- 15 L'itinéraire de son frère Antonio est plus difficile à cerner. Il est toujours nommé séparément, sans rattachement à ses parents et a toujours été mieux servi que son frère au niveau des gratifications vestimentaires. Est-ce en rapport avec une charge particulière qui requiert élégance et prestige ? En 1816, notamment, il reçoit du prince trois costumes garnis d'argent²⁷. Ce type de vêtement rappelle le corps des kazak, celui des serviteurs chrétiens du palais employés comme valet de chambre ou garde-robe. Antonio est aussi enregistré comme donateur d'une gratification au profit de Mohamed Ramondo, gendre du prince Ismaïl.
- 16 En résumé, les fonctions confiées aux Salvador les placent dans le cercle des serviteurs de confiance. Les trois sphères où ils évoluent, le harem, le palais et la ferme leur

assurent une grande proximité avec Ismaïl Bey qui leur accorde les privilèges dont bénéficient les hommes libres ou les mamelouks les plus en vue à la cour beylicale : seul le port des armes leur est interdit. La satisfaction qu'ils donnent dans l'exercice des différentes charges qu'ils assument est à l'origine de leur aisance matérielle.

- 17 Les largesses du prince à l'égard des Salvador sont exceptionnelles, sur le plan économique. Dès 1812 (1227 H.), Ismaïl donne une terre en fermage à Nina, la deuxième fille de Salvador et Maria. L'année suivante, le père bénéficie de « la location de deux machias²⁸ que notre seigneur lui a données au mois de ramadhan 1228 H [septembre 1813] »²⁹. Il s'agit d'un henchir³⁰ de cultures irriguées, de 20 hectares environ, situé à Bejaoua, dans l'arrière-pays de Tunis. En 1814, Maria, la favorite, reçoit aussi en fermage, en partenariat avec son mari, trois machias, soit 30 hectares environ. En 1816, elle bénéficie à titre personnel de la location de « trois machias faisant partie de l'henchir de Bejaoua ». Son fils Giovanni reçoit le fermage d'une parcelle du même domaine. Ces largesses ne font qu'accorder au chef de famille et à ses proches plus de considération dans le sérail.

Les aléas d'une « proximité » imposée ou recherchée

- 18 La place que la famille Salvador occupe dans la maisonnée d'Ismaïl bey s'éclaire autrement quand on l'examine d'un point de vue matrimonial. En juillet-août 1814, l'écrivain Slim qualifie Salvador et Maria de « beaux-parents du prince »³¹. Ce qualificatif désigne moins une union juridique qu'un concubinage, car il n'y a aucune trace de mariage entre Ismaïl et Nina, pas plus que d'une conversion à l'islam qui conditionne les mariages princiers avec des chrétiennes. Cette situation de fait est connue de ses proches et des serviteurs puisque Nina a une place particulière dans la hiérarchie et la valeur des gratifications consignées dans les registres : elle reçoit plus d'argent, de bijoux, tissus et vêtements de qualité que ses autres sœurs, et même plus que certaines femmes libres de la famille du prince. Nous apprenons qu'en 1812, Nina est la mère d'un enfant dont on ignore qui est le père et qui n'est pas mentionné à l'arrivée de la famille. C'est aussi la même année qu'elle reçoit une terre en fermage. Ce faisceau de présomptions donne un caractère « matrimonial » aux rapports de la famille avec le prince. Toutefois, un lien de concubinage n'exclut nullement les devoirs imposés à tout captif : obéissance et fidélité au maître. Le respect des normes ayant cours dans le sérail explique également le changement survenu en 1814, à savoir la rupture du concubinage entre le prince et Nina. Le mode de vie excentrique d'Ismaïl avait provoqué les réticences de Youssef Sahib Al Taba' à son égard. Selon le ministre « garde du sceau », la réputation sulfureuse du prince aurait pu entacher le prestige des fonctions auxquelles il peut prétendre depuis l'avènement de son frère Mahmoud. En bon maître de maisonnée, Ismaïl se préoccupe alors de l'avenir de ses gens. En mai 1815, il marie Nina à Rafael, le bachqazaq du nouveau bey. Pour faciliter ce placement, le nouveau bey du camp offre 3 200 piastres à l'époux de son ancienne concubine. En septembre de la même année, Nina reçoit à son tour 2 538 piastres, à titre de gratification. En janvier 1816, elle accouche d'un autre enfant dont le père semble bien être Rafael, bien que ce soit Ismaïl qui paye les émoluments de la sage-femme³². Le prince prend aussi en charge toutes les dépenses vestimentaires du nouveau-né et de sa mère. La protection du maître de la maisonnée s'est donc poursuivie jusqu'à sa disparition en octobre 1816. Ce n'est peut-être pas un hasard si Giovanni se convertit à

la religion musulmane en 1815, ce qui le fait passer dans le groupe des mamelouks du palais. Après la mort d'Ismaïl, le mariage de Nina avec Rafael est, en soi, une autre clé d'ancrage dans le pays.

Conclusion

- 19 Les Salvador ne semblent pas avoir cherché à se racheter pour rentrer en Chrétienté. Ils ont essayé de se doter de moyens matériels et symboliques pour s'ancrer dans le pays, mais leur créolisation n'a pu se faire en dehors de la sphère des captifs chrétiens du palais et des mamelouks du sérail. Le cas de cette famille chrétienne dont nous avons pu reconstituer à grands traits le cheminement sur près de deux décennies, met en évidence les mécanismes, mais aussi les limites de l'intégration des captifs dans la société locale. La fidélité au maître reste la clé de sa pérennité. Nous avons vu que la logique de la dépendance implique des devoirs qui appellent, à leur tour, le droit à la protection. De fait, la maisonnée d'Ismaïl bey constitue un échantillon représentatif de ce qu'était la « société de cour » du Bardo. Toute autonomie, voire toute autorité, acquise par un captif du palais beylical est conditionnée par le degré de proximité envers le maître des lieux et par l'utilité qu'il peut avoir. Les devoirs peuvent aller jusqu'à l'offrande corporelle et les droits jusqu'aux liens matrimoniaux. Proximité, concubinage et mariages : peut-on vraiment parler d'« intégration » dans un cadre d'une dépendance personnelle ?

NOTES

1. . Laugier de Tassy, Histoire du royaume d'Alger avec l'État présent de son gouvernement, de ses forces de terre et de mer et de ses revenus, police, justice, politique et commerce, Amsterdam, Henri Du Sauzet, 1725, p. 278.
2. . Le Roy, État général et particulier du royaume et de la ville d'Alger, de son gouvernement, de ses terres et de mer, revenus, justice, police, commerce, politique et auquel on a joint quelques pièces aussi authentiques que rares et intéressantes, La Haye, Antoine Van Dole, 1750, p. 122.
3. . Archives Nationales de Tunisie (désormais ANT), registres n° 2165 et 2254 : chaque folio est divisé en trois colonnes nous informant du montant des dépenses, de l'objet de la sortie d'argent et du bénéficiaire.
4. . L'histoire personnelle de quelques captifs est connue, mais les informations collectées sur une famille entière sont rares.
5. . Le langage des acteurs transcrit par les registres et des documents d'archives, montre que le terme « chrétien » désigne un captif de la course, tandis que le terme « roumi » désigne un Européen en général.
6. . Pierre Bourdieu, « La représentation de la position sociale », Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 52-53, juin 1984, p. 14-15. Voir aussi : Jean-François Blin, Représentations, pratiques et identités professionnelles, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 73.
7. . Mohamed Faouzi Mosteghanemi, La cour du Bardo au temps de Hammouda Pacha (1782-1814), Thèse de doctorat, Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, 2007, p. 52 sq.

8. . ANT, registre n° 2254, f. 65.
9. . ANT, registre n° 2254, f. 70.
10. . ANT, carton 185, dossier 1055 bis.
11. . Il ne s'agit pas du fils de Maria car nous savons que « Jean, fils de Maria » (Giovanni) s'est converti à l'islam en avril 1815.
12. . Chef des domestiques chrétiens vivant au palais beylical ou placés aux services d'un prince, et désignés par le terme de « kasak ». En revanche, ceux qui travaillent sur les chantiers ou dans les fermes des beys (travaux publics) sont désignés par l'expression : « les chrétiens de notre seigneur ».
13. . Meta est une commune de la province de Naples (Campanie).
14. . Simona Cerutti, *Étrangers : étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime*, Montrouge, Bayard, 2012. Voir aussi : Alessandro Stella, « Classe, genre, âge. Les déclinaisons de la dépendance rencontrées par un historien », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 40 | 2007, mis en ligne le 12 octobre 2011, consulté le 15 août 2012. URL : <http://ccrh.revues.org/3334> ; DOI : 10.4000/ccrh.3334.
15. . Ce mot peu se traduire par « compagnon » ou par « noir » dans la langue parlée de Tunisie.
16. . Date de la mort d'Angela (18 décembre 1815) et de Mamma (27 décembre 1815).
17. . Sliman, un troisième mamelouk, est tué le 20 décembre 1814, la nuit de la révolte et de l'assassinat d'Uthman Bey.
18. . Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 19.
19. . Henri Volken, « Phonons sociaux : entre l'individuel et le collectif », *Revue européenne des sciences sociales* [en ligne], XLVI-141/2008, mis en ligne en mai 2011, consulté le 21 août 2012. URL : <http://ress.revues.org> ; DOI : 10.4000/ress154.
20. . Mohamed Faouzi Mosteghanemi, *La cour du Bardo...*, op. cit., p. 487.
21. . AlessandroStella, « Classe, genre, âge... », art. cit.
22. . ANT, registre n° 2254, f. 3.
23. . Ce frère est mentionné en mai-juin 1816, sans autre indication de nom ou de statut.
24. . ANT, registre n° 2254, f. 6.
25. . « Sorte de fête à laquelle se livrent des noirs tunisiens et où se mêlent danse et sons instrumentaux à un rythme effréné ». Sadok Rezgui, *Les chants tunisiens*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition (MTE), 1989, p. 400.
26. . Bartolomé Bennassar, « Conversion ou reniement ? Modalité d'une adhésion ambiguë des chrétiens à l'islam (xvie-xviie siècle) », *Annales ESC*, n° 6, novembre-décembre 1988, p. 1349-1366.
27. . ANT, registre n° 2254, f. 81.
28. . Unité de superficie, le machia équivaut à 10 hectares.
29. . ANT, registre n° 2254, f. 7.
30. . Un henchir est un grand domaine agricole.
31. . ANT, registre n° 2254, f. 36.
32. . ANT, registre n° 2254, f. 92.

RÉSUMÉS

À travers l'histoire d'une famille de captifs en Tunisie au début du xixe siècle, reconstituée à partir de deux registres de dépenses, cet article retrace le positionnement social des captifs au

sein d'une famille princière et le processus de leur intégration. L'organisation de la maisonnée, les qualités personnelles des acteurs et la proximité du prince apparaissent comme des moyens importants de négociation pour une meilleure position sociale.

This paper explores the history of a family held captive in Tunisia in the early nineteenth century. Using documents from two expense registers, we describe the social position of captives within a princely family and their integration process. We focus on actors' personal qualities and their proximity to the prince as a means of negotiating a better social position.

INDEX

Mots-clés : captif, maisonnée, intégration, dépendance, négociation

Keywords : captives, household, integration, dependence, negotiation

AUTEUR

MOHAMED FAOUZI MOSTEGHANEMI

Mohamed Faouzi Mosteghanemi est maître assistant en histoire à la faculté des lettres et des sciences humaines de Kairouan. Il est spécialiste de l'histoire des institutions hussaynites à l'époque moderne. Il a soutenu une thèse sur « Le palais de Bardo au temps de Hammouda Pacha 1782-1814 » (texte en arabe), à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis en 2007. Il est l'auteur de « Al-takmil et al-mudhayyal, deux nouvelles œuvres de Sghayyar b.Yûsuf » (texte en arabe), dans *Itinéraire d'un historien et d'une historiographie, Mélanges de Dirasset offerts à Mohamed-Hédi Chérif*, Tunis, Centre de publications universitaire, 2008, p. 71-94.